



Clio. Femmes, Genre, Histoire

13 | 2001
Intellectuelles

Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir

Sylvie Chaperon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/135>
DOI : 10.4000/clio.135
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001
Pagination : 99-116
ISBN : 2-85816-577-7
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sylvie Chaperon, « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/clio/135> ; DOI : 10.4000/clio.135

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir

Sylvie Chaperon

- 1 « Les livres font-ils les révolutions ? »¹ La question peut légitimement être posée tant les mouvements sociaux sont précédés par une effervescence réflexive. Le MLF n'échappe pas à la règle comme l'ont noté diverses observatrices². Les années 1960 donnent lieu à une profusion de publications sur les femmes : collections, synthèses, essais, actes de colloques, numéros spéciaux de revue, articles, émissions de radio ou de télévision se multiplient par centaines sur les « questions féminines », selon l'expression d'alors. Certes les ouvrages sur les femmes ont toujours existé. Mais après la deuxième guerre mondiale et durant les années cinquante, le genre s'était renouvelé. Très vite les résistantes et déportées avaient tenu à témoigner et les premières élections mixtes avaient vu paraître quantité de brochures et de petits livres de conseils et de propagande auprès des électrices, avant que les premiers politologues ne se penchent sur le contenu des urnes. Surtout *Le Deuxième sexe* (1949) et les nombreux débats qu'il a suscités dès sa sortie, ont entraîné le regain des essais engagés appréhendant de manière globale la situation des femmes. Les réponses au *Deuxième sexe* n'ont pas manqué dès ces années venant de laïques plus ou moins radicales (Françoise d'Eaubonne, *Le complexe de Diane*, 1951 ; Thyde Monnier, *La dernière esclave*, 1956 ; Célia Bertin, *Le temps des femmes*, 1958 ; Genneviève Gennari, *Simone de Beauvoir*, 1958) comme de chrétiennes, protestantes ou catholiques progressistes (Charlotte von Kirschbaum, *Découverte de la femme*, 1949 ; Marthe Gouffé, *La promotion féminine en France depuis la Libération*, 1952 ; Pauline Archambault, *La femme entre deux mondes*, 1955). Le phénomène prend une dimension bien supérieure dans les années soixante où chaque année sort une dizaine de titres. Le ton change également, aux côtés des essais engagés apparaît une véritable littérature à prétention scientifique s'appuyant sur toutes les branches des sciences humaines : droit, histoire, sociologie, anthropologie, psychologie, sexologie.

- 2 Mais si elle participe de l'effervescence du MLF, puisque la toute jeune génération néo-féministe s'est nourrie de sa lecture faisant d'elle « le mouvement d'avant le mouvement »³, l'explication de cette littérature est à rechercher plus en amont. La percée significative des femmes et de leurs questionnements dans le champ du savoir est à mettre en rapport avec l'évolution de l'enseignement. À bien y regarder les auteures de ces ouvrages ou articles ne sont pas si nombreuses mais plutôt prolixes. Edith Thomas sort 6 livres entre 1945 et 1963, Evelyne Sullerot publie 6 ouvrages entre 1963 et 1970, le couple Marie-José et Paul-Henry Chombart de Lauwe compte 3 titres à son actif. Il s'agit d'une cohorte assez étroite que l'on pourrait qualifier d'intellectuelles féministes ou, plus rigoureusement parlant, d'expertes en questions féminines, puisque elles-mêmes refusent le plus souvent le terme féministe durant la majeure partie des années soixante. Bien qu'ayant des personnalités et des opinions très diverses, un profil commun se dégage cependant de ce groupe.

- 3 Nées dans les premières décennies du siècle, ces femmes appartiennent au flux grandissant qui, depuis l'entre-deux-guerres, féminise l'université et singulièrement ses départements de sciences humaines. Hautement diplômées, elles sont donc le produit de l'enseignement universitaire, ce qui déjà les distingue des figures de l'intellectuelle, exceptionnelle et venue des marges, qui existaient auparavant. C'est davantage par leur trajet professionnel, où elles affrontent la précarité, la dépréciation et bien des obstacles, que ces nouvelles intellectuelles se révèlent marginalisées. L'expérience de la guerre joue un rôle déterminant dans leur prise de conscience politique ou plus simplement citoyenne. Surtout elles intègrent dans leur réflexion des discours nouveaux : la psychanalyse, le marxisme, la sexualité. On tient d'ailleurs là la clé du succès du *Deuxième sexe* : il s'appuie massivement sur ces savoirs en plein essor. L'exploration de ces premières expertes en études sur les femmes permettra peut-être *in fine* de s'interroger sur l'état de ce champ aujourd'hui.

- 4 Ainsi, pour la grande majorité, ces femmes appartiennent à une même génération, venue des deux premières décennies du siècle. Il y a bien sûr des exceptions, Marguerite Thibert (née en 1886), continue de publier sur le travail des femmes. Marguerite Grépon, née vers 1895 fonde sa propre revue dans les années 1950. Mais la plupart naissent avant ou pendant la Grande Guerre : Colette Audry (1906), Germaine Tillon (1907), Simone de Beauvoir et Dominique Aury (1908), Edith Thomas (1909), Clara Malraux, Ménie Grégoire, Marie-Andrée Lagroua-Weill-Hallé (1916) sont de celles-là. Les plus jeunes voient le jour dans les années 1920 telles Célia Bertin (1922), Marie-José Chombart de Lauwe (1923), Françoise d'Eaubonne (1920), Evelyne Sullerot (1924), Yvette Roudy (1929). Bien qu'elles ne cessent d'étudier les changements sociaux qui affectent la vie des femmes, elles n'ont guère de contact avec les anciens milieux suffragistes qui jettent alors leurs derniers feux. Le mouvement de la première vague féministe apparu à la fin du xix^e siècle n'est pourtant pas moribond au lendemain de la Deuxième guerre mondiale comme on l'a longtemps dit. Les principales associations réapparaissent à la Libération et s'adaptent très vite à la nouvelle donne du droit de vote. Mais elles ne parviennent pas à recruter de jeunes éléments et ne se maintiennent que grâce au concours de fidèles militantes assez âgées. Elles restent trop enfermées dans une logique legaliste qui veut réformer les discriminations du droit, notamment en matière de régime matrimoniaux et de droits parentaux. Or, avec le droit de vote et l'égalité inscrite dans la Constitution de 1946, les plus jeunes croient que la condition juridique des femmes n'a plus guère à être amendée. Simone de Beauvoir, dans son introduction au *Deuxième sexe* enterre assez cavalièrement

la « querelle » féministe et affirme qu'» en gros nous avons gagné la partie »⁴. À sa suite, ce type de propos se répète couramment. Surtout, les suffragistes n'ont pas repris à leur compte les questions sexuelles, le droit à la contraception et le droit au plaisir que, depuis les années 1930 la montée de la sexologie et de la psychanalyse ont rendu légitimes⁵. Ce sont pourtant précisément ces questions, très présentes dans *Le Deuxième sexe*, qui suscitent le scandale mais aussi l'intérêt des jeunes intellectuelles. La libéralisation de la contraception est d'ailleurs une revendication soutenue par toutes. Ainsi ces nouvelles intellectuelles n'ont pas rejoint les anciennes féministes qui paraissent démodées et coupées des enjeux du présent. Il n'y a guère que Ménie Grégoire, pour participer un temps au CLAF (Comité de liaison des associations féminines) après guerre, où elle fait figure, selon ses propres termes, de « la jeune femme alibi »⁶. L'appellation même de féministe, trop associée au suffragisme, trop militante aussi, ne sera que tardivement reprise par ces intellectuelles, du moins par les plus radicales.

- 5 En revanche, elles participent plus ou moins durablement aux nouvelles associations féminines qui naissent après la guerre. Dominique Aury, Françoise Dolto, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Grépon, Edith Thomas rejoignent un temps l'UFF (Union des femmes françaises) fondée en 1944 par la fédération des comités communistes de résistance féminine. Elles publient diverses chroniques dans sa presse, qui détonnent par leur ton assez libre et radical. Mais elles s'en éloignent bien vite, lassées par le discours nataliste et maternaliste et l'étroite dépendance des responsables vis-à-vis du Parti communiste. Evelyne Sullerot, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé et Clara Malraux figurent parmi les fondatrices de la Maternité heureuse (1956) qui deviendra le Mouvement français pour le planning familial. D'une manière ou d'une autre, toutes les intellectuelles soutiendront ce combat pour la libéralisation de la contraception. Simone de Beauvoir préface les ouvrages de Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé et est présente aux côtés de Colette Audry, Clara Malraux, Françoise Giroud, et Geneviève Texier au Comité d'honneur du Planning, nombreuses sont celles aussi qui écrivent dans sa revue dirigée par Yvonne Dornès. Colette Audry, Madeleine Guilbert, Gisèle Halimi, Andrée Michel, Evelyne Sullerot, Marguerite Thibert, participent ensuite au Mouvement démocratique féminin, sorte d'union de la gauche avant la lettre qui soutient la candidature de Mitterrand aux présidentielles de 1965 et veut unir socialisme et féminisme.
- 6 Par ces liens militants et associatifs, ces femmes refusent la coupure traditionnelle qui sépare savoir et action politique, elles veulent réfléchir et agir sur les enjeux du présent et s'en donnent les moyens. La guerre, la Résistance et plus largement la culture de l'engagement citoyen qui triomphe à la Libération les ont marquées durablement. Bien que certaines aient été déjà largement politisées avant guerre, comme Colette Audry (qui avait adhéré successivement à la CGTU, à la SFIO, puis à la gauche révolutionnaire de Marceau Pivert ainsi qu'au Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes) ou Edith Thomas (qui avait écrit des reportages sur la guerre d'Espagne), pour la plupart des autres la guerre est l'événement fondateur de l'engagement politique ou civique.
- 7 Simone de Beauvoir en est un exemple malgré son âge (31 ans en 1939), à la suite de Sartre c'est à travers l'épreuve de la guerre qu'elle rompt avec l'attitude esthétique des années trente, pour découvrir sa responsabilité dans le devenir commun, ce qui n'est sans doute pas étranger à sa décision de réfléchir sur la place des femmes dans la cité. « Je savais à présent que mon sort était lié à celui de tous ; la liberté, l'oppression, le bonheur et la peine des hommes me concernaient intimement », résume-t-elle dans ses mémoires⁷. L'expérience directe de la Résistance n'est pourtant pas un facteur déterminant. Elle est

très marginale pour Simone de Beauvoir elle-même (bien qu'elle participe à l'éphémère groupe « Socialisme et liberté » fondé par Sartre et Merleau-Ponty en 1941), de même Ménie Grégoire dit n'avoir rendu que de menus services à des réseaux de résistance. En revanche, Colette Audry, Célia Bertin, Marie-José Chombart de Lauwe (qui conserve sa vie durant son prénom de résistante), Evelyne Sullerot, Edith Thomas ou Germaine Tillion ont pris de gros risques et parfois connu la clandestinité, le maquis et la déportation. Celles qui écrivaient déjà avant guerre résistent naturellement par la plume et la diffusion d'une littérature clandestine, Colette Audry rédige et fait circuler tracts et nouvelles, Edith Thomas participe à la fondation du Comité national des écrivains dont elle accueille les réunions à son domicile parisien (qui a le rare avantage d'être dépourvu de concierge), tandis que Clara Malraux tente de retourner les Allemands déserteurs dans le Sud-Est de la France et que Germaine Tillion participe au réseau du Musée de l'Homme⁸. Les plus jeunes sont souvent agentes de liaison, Célia Bertin assiste Pierre de Lescure, cofondateur avec Vercors des éditions de Minuit, Marie-José Chombart de Lauwe travaille au sein d'un petit réseau familial dans sa Bretagne natale avant son arrestation, Evelyne Sullerot et son père cachent Anglais et Juifs dans la clinique familiale. Mais qu'elles aient connu ou non la Résistance, ces femmes ont été, comme toute leur génération, profondément marquées par la philosophie de l'engagement qui règne à la Libération et qui reçoit, du côté féminin, la consécration du droit de vote. Philosophie qu'incarnent au mieux la revue des *Temps Modernes* et le couple emblématique de Beauvoir et Sartre. Nombreuses sont celles qui protesteront aussi contre la guerre d'Algérie : Colette Audry, Simone de Beauvoir, Andrée Michel, Francine Dumas, Gisèle Halimi (commise d'office pour les tribunaux militaires à Tunis au début des années cinquante), Edith Thomas, Germaine Tillion et bien d'autres.

- 8 Ces femmes appartiennent aux toutes premières générations pour lesquelles les principales discriminations sexuelles de l'enseignement ont été levées. Les baccalauréats féminin et masculin sont uniformisés en 1924, les classes de khâgne s'ouvrent aux filles la même année, l'École normale supérieure en 1927, à partir de cette date les salaires des professeurs hommes et femmes sont égalisés. Or Simone de Beauvoir passe son bachot en 1925 et l'agrégation de philosophie en 1929, Colette Audry (sévrienne) celle de Lettre classique en 1928. Edith Thomas, elle, est chartiste. Elles ont donc bénéficié si ce n'est d'une égalité complète du moins de l'égalité formelle. Après l'hécatombe de la première guerre, la bourgeoisie se préoccupe désormais de l'avenir de ses filles qui ne passera pas nécessairement par le mariage. Véritables bêtes curieuses au tournant du siècle, les bachelières progressent très rapidement : elles ne sont que 6 % en 1914 mais déjà 36 % à la veille de la deuxième guerre. À l'entrée des années soixante, on compte autant de bachelières que de bacheliers⁹. L'accès des femmes à l'enseignement supérieur fait un bond à partir des années vingt, elles représentent 13 % des effectifs en 1920, le double en 1930 et un tiers des étudiants en 1940. Le passage par les bancs des amphithéâtres devient banal pour les jeunes filles des classes moyennes et supérieures. « J'eusse été bien mal adaptée au réel si, comme toutes les jeunes filles de mon époque et de mon milieu, je ne m'étais inscrite à l'université » confie ainsi Maryse Choisy¹⁰. Suivre les cours ne signifie pas pour autant passer les examens. Les licenciées et plus encore les doctresses restent une minorité parmi les étudiantes inscrites. Mais de plus en plus, les étudiantes veulent obtenir les diplômes qui leur garantissent un avenir professionnel. Les toutes premières doctresses montrent déjà un intérêt soutenu pour leur condition. Les deux premières thèses soutenues en Droit, en 1890 et 1892 par Sarmiza Bilcescu et Jeanne Chauvin s'intitulent respectivement « De la condition légale de la mère » et « Professions

accessibles aux femmes, en droit romain et en droit français. Evolution historique de la position économique de la femme dans la société »¹¹. Cet intérêt ne se dément pas par la suite. Pour la première fois un seuil significatif est atteint, les femmes sont dorénavant suffisamment nombreuses pour oser poser leurs propres questions au savoir qu'elles détiennent, l'émergence des études sur les femmes peut advenir.

- 9 Pour les plus jeunes, qui entament leur vie professionnelle après la guerre, les voies sont encore plus ouvertes ; ni l'agrégation ni le droit ne représente plus les principales formations, même s'ils demeurent des choix fréquents. Geneviève Texier obtient l'agrégation de philosophie en 1945, poussée par le parti communiste soucieux de produire ses propres élites, Jeannette Colombel fait de même en 1947. Gisèle Halimi, avocate qui se met d'abord au service des luttes coloniales, rejoint un peu les trajectoires des suffragistes du xix^e siècle. Mais la figure de l'intellectuelle se démocratise par la diversification des formations, notamment avec l'institutionnalisation de la sociologie qui attire d'emblée les femmes. Célia Bertin fait des études de littérature et d'anglais avant de publier ses premiers romans, Françoise d'Eaubonne qui passe son baccalauréat en 1938, commence après la guerre des études de droit puis se tourne vers les beaux-arts avant de se lancer aussi dans l'écriture. Ménie Grégoire entreprend une thèse en Egyptologie, Evelyne Sullerot un doctorat d'histoire, Germaine Tillon préparait une thèse d'ethnologie sur les berbères au moment de sa déportation à Ravensbrück, Marie-José Chombart de Lauwe fait aussi des études d'ethnologie et de psychologie sociale, Andrée Michel obtient son doctorat de sociologie en 1959 (sur les ouvriers algériens). La voie des études supérieures n'est pas exclusive cependant. Yvette Roudy par exemple est une véritable autodidacte. Issue d'une famille modeste, elle travaille très jeune comme dactylographe tout en suivant des cours par correspondance pour passer son baccalauréat. Sa rencontre avec Colette Audry et Marie-Thérèse Eyquem sera déterminante, elles lui confient la rédaction de la revue du Mouvement démocratique féminin.
- 10 Contrairement aux générations précédentes, ces femmes construisent donc leur carrière sans rien devoir à leur mari ou compagnon. Certes Simone de Beauvoir n'aurait jamais connu une telle notoriété sans la gloire de Sartre et Marie-José Chombart de Lauwe fait des recherches avec son mari, ethnologue de grande renommée, quant à Ménie Grégoire, elle bénéficie incontestablement des nombreuses relations de son époux professeur de Sciences politiques et auditeur au Conseil d'État. Mais la plupart ne doivent leur réussite qu'à leurs talents, Clara Malraux ne démarre vraiment sa carrière littéraire qu'après son divorce, Violette Morin est également divorcée d'Edgar Morin et la plupart des autres travaillent dans des domaines différents de leurs époux, quand elles sont mariées.
- 11 Les années soixante permettent une diversification des modes d'expression avec le formidable essor que connaissent les médias. Les revues engagées comme *Les Temps Modernes*, *Combat*, accompagnées à la fin de la période par *L'Idiot international* ou *Partisans* accueillent les textes sur les femmes. *Esprit* et *La Nef* font paraître chacune deux numéros spéciaux fort copieux¹². La nouveauté majeure provient des maisons d'éditions qui ouvrent des collections sur les femmes ou les questions sexuelles. Colette Audry dirige la collection « Femmes » chez Gonthier qui sort 4 titres en 1964. Les éditions Casterman créent la collection « Vie affective et sexuelle ». Dirigée notamment par Catherine Valabrègue, elle permettra la publication d'ouvrage sur le planning. Chez Fleurus, c'est « Elle veut vivre » qui apparaît sous la direction de Jacqueline Chabaud, Evelyne Sullerot et Claude Ullin. L'audiovisuel entrouvre ses portes aux femmes. À la télévision, Eliane Victor venue de « Cinq colonnes à la Une » lance « Les femmes aussi » en 1964, la radio

accueille l'émission quotidienne de Ménie Grégoire à partir de mai 1967 sur RTL. Janine Niepce témoigne par ses photographies des changements de vie des femmes. Des opportunités réelles existent ainsi dans les années soixante.

- 12 Tout n'est pas rose cependant et bien des obstacles freinent l'expression des femmes et leur insertion professionnelle. Le mariage et la maternité constituent comme autrefois des barrières difficilement franchissables. La carences des équipements de garde d'enfant et l'extrême rareté du partage des tâches à l'intérieur du couple impliquent presque inévitablement l'abandon pour les femmes de leur carrière ou études. La vitalité du baby boom français se traduit par un retrait au foyer de bien des étudiantes prometteuses. Plus d'un tiers des diplômées du supérieur n'exerceront pas de profession. Evelyne Sullerot et Ménie Grégoire quittent l'université à leur mariage pour se consacrer plusieurs années à leur foyer, Francine Dumas fait de même et suit ensuite son mari pasteur dans ses différentes nominations. La reprise n'est guère aisée ensuite. Evelyne Sullerot y parvient, elle reprend ses études à 32 ans avec un doctorat d'histoire. Même avec le soutien du conjoint, des études longues sont difficilement conciliables avec une vie de famille, Paul-Henry Chombart de Lauwe a beau encourager sa jeune épouse à aller jusqu'au doctorat, elle ne l'atteindra que tardivement en 1960. Le Mouvement jeunes femmes regroupe de très nombreuses diplômées qui souffrent de l'univers rétréci au foyer qui les absorbe dorénavant, les groupes de parole témoignent de leur malaise. Lors d'une conférence organisée par cette association, Evelyne Sullerot se laisse ainsi aller à ces confidences : « Mais je sais de quoi je parle : j'ai été moi-même plongée, immergée dans ce qu'on appelle la condition féminine la plus courante, c'est-à-dire courir depuis la baignoire où trempent les couches jusqu'à la maternelle ; les biberons, le square, les courses, etc. »¹³. Yvette Roudy qui traduit pour la collection de Colette Audry, *The Feminine Mystic* de Betty Friedan, donne aux Françaises, les mots pour dire « le malaise qui n'a pas de nom » celui précisément, des femmes au foyer. Ménie Grégoire exprime aussi cette même frustration intellectuelle lorsqu'elle affirme qu'elle appartient à une génération pour laquelle la maternité ne peut plus être la seule vocation « nous qu'on avait formé pour une autre vie que celle de nos mères »¹⁴. Pour une minorité, le choix, très conscient, est tout autre : elles refusent les enfants et le foyer trop synonymes de prisons. Simone de Beauvoir, bientôt imitée par Dominique Desanti, se donnent ainsi les coudées franches pour l'écriture. Ce choix, contrairement à ce que connaissaient les générations précédentes, n'implique nullement la solitude : on connaît les amours beauvoiriens. La plupart se débrouillent tant bien que mal dans des conciliations difficiles à l'instar de Françoise d'Eaubonne qui divorce et confie sa fille à sa mère. La revendication du cumul entre travail et vie familiale est d'ailleurs un enjeu majeur de ces années.
- 13 L'insertion professionnelle demeure de toute façon précaire. Signe qui ne trompe pas : aucune ne détient une chaire à l'université, cette tribune prestigieuse de l'histoire culturelle française, ni même un poste de titulaire. Les facultés demeurent encore très fermées aux enseignantes, elles ne sont que 6,5 % en 1946, concentrées surtout dans les grades inférieurs, elles ne représentent encore que 18,7 % en 1954 et un peu plus de 29 % en 1968¹⁵. Le maintien, parfois très tardif, des agrégations différenciées par sexe explique en partie le faible recrutement féminin. Cette position minoritaire ne favorise guère les recherches innovantes et peu reconnues qui se font donc hors les murs des facultés. Parmi les sciences humaines, l'histoire, particulièrement liée à la production de la culture nationale française, se montre la plus rétive à la féminisation. Aussi, celles qui commencent à écrire l'histoire des femmes ne parviennent au mieux qu'aux marges de

l'université. Evelyne Sullerot enseigne à l'Institut de Presse, puis à l'université de Bruxelles avant d'avoir une charge de cours à Nanterre en 1967. Partout ses étudiantes veulent poursuivre ses recherches sur les femmes, « Point besoin de chercher des sujets de thèses aux étudiantes à venir » conclut-elle¹⁶. Même l'École des chartes, pourtant déjà très féminisée avant-guerre ne fournit que des emplois subalternes à ses diplômées. Il faut attendre 1955 pour voir deux archivistes départementales nommées¹⁷. Edith Thomas, chartiste, travaille aux Archives nationales. Ses ouvrages esquissent les principales préoccupations des futures historiennes des décennies suivantes, s'attachant aux grandes figures rebelles (*Jeanne d'Arc*, 1947, *Pauline Roland*, 1956) ; ou aux révolutions (*les pétroleuses*, 1963). Cette très faible pénétration des femmes dans le métier d'historien explique que Pierre Grimal qui dirige *L'histoire mondiale de la femme* (1967) fasse surtout appel à des juristes ou des littéraires.

- 14 Dans ce panorama plutôt défavorable, le CNRS offre une singulière exception. L'institution, récente, ne dispose pas encore du prestige et de l'assurance de carrières rémunératrices qui assureraient un monopole masculin. 7 des 8 chartistes qui y sont détachés sont des femmes¹⁸. Marie-José Chombart de Lauwe, Madeleine Guilbert, Viviane Isambert-Jamiti, Andrée Michel, Germaine Tillion y sont chargées de recherche et parviennent à travailler essentiellement sur les femmes. Madeleine Guilbert entre d'abord dans le Centre d'études et de statistiques du Ministère du travail où Ambroise Croizat, ministre communiste, lance les premières enquêtes sur le travail des femmes. Dans le même temps Georges Friedmann, favorise les mêmes travaux au CNRS. Jeannette Colombel y travaille 2 ans en étudiant sur le terrain les conditions de vie des ouvrières du textile dans le Nord ; communiste, elle ne sera pas recrutée, contrairement à Madeleine Guilbert. Ce contexte particulier explique que la section de sociologie du CNRS se montre très ouverte aux recherches sur le travail des femmes ou les familles des milieux populaires.
- 15 Devant la faiblesse des perspectives universitaires, l'enseignement secondaire demeure attractif. Colette Audry, Jeannette Colombel, Geneviève Texier sont enseignantes. Le journalisme offre une autre alternative. Ménie Grégoire écrit pour *Vogue*, *Elle*, *Esprit* avant de se tourner vers la radio. Evelyne Sullerot dispose de la carte de journalistes à partir de 1966. Marcelle Auclair, Françoise Giroud usent des tribunes de *Marie-Claire* et de *L'Express* pour soutenir diverses revendications. Certaines, à l'instar de Simone de Beauvoir, parviennent à vivre de leur plume telles Françoise d'Eaubonne qui multiplie les collaborations littéraires ou Françoise Parturier qui tient une chronique dans *Le Figaro* à partir de 1956. Les organismes internationaux qui mettent en place des structures sur le statut des femmes fournissent quelques débouchés, Marguerite Thibert est chef de section chargée du travail des femmes et des jeunes au BIT de 1929 à 1957, Pierrette Sartin mentionne son titre d'expert consultant auprès de l'OCDE sur la quatrième de couverture de ses livres.
- 16 La psychanalyse se féminise également. Suivant la trace d'une Marie Bonaparte ou d'une Hélène Deutsch, de jeunes femmes se lancent dans cette pratique thérapeutique. À l'écoute de leurs patientes, insatisfaites des théories freudiennes, elles remettent en chantier la question de la sexualité féminine. Des initiatives parallèles ont lieu aussi bien à la Société française de psychanalyse qu'à la Société psychanalytique de Paris. La première organise une rencontre sur ce thème à Amsterdam en 1960 où Françoise Dolto fait une communication remarquée, dans la seconde Janine Chasseguet-Smirgel s'emploie

à recueillir diverses contributions, publiées chez Payot en 1964 sous le titre significatif de *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*.

- 17 Les voies vers la publication, bien qu'élargies, demeurent pavées d'embûches. Ainsi, les Archives nationales conservent le manuscrit de *L'Humanisme féminin* (terme jugé meilleur que celui de féminisme) achevé en 1949 par Edith Thomas. Il s'agit d'une anthologie des écrivaines françaises depuis Christine de Pizan jusqu'à Simone de Beauvoir, précédée d'une large introduction que l'auteure n'a jamais pu publier. Les éditions Hier et Aujourd'hui (proches des communistes) ont rompu le contrat au moment où elle quittait le parti lors de l'affaire Tito¹⁹. *L'Encyclopédie féministe* patiemment ébauchée par Hélène Brion dans les années trente, ne verra jamais le jour. Bien des manuscrits ont failli connaître le même sort, sans compter tous ceux dont on ne sait rien. Le fonds Cécile de Corlieu déposé à la Bibliothèque Marguerite Durand est constitué pour une large partie de toutes les lettres et démarches effectuées pour la publication des *Carnets d'une chrétienne moderniste*, finalement édités par Privat en 1970. Françoise d'Eaubonne confie s'être vue refuser un manuscrit sur les femmes avec des propos grossièrement misogynes²⁰. Ménie Grégoire propose son manuscrit *Le métier de femme* dès 1961 au Seuil, il ne sera pris que 4 ans plus tard chez Plon. Ailleurs, il faut passer par les fourches caudines de la censure. Violette Leduc, bien qu'aidée par Simone de Beauvoir, doit renoncer à des passages trop explicites sur les désirs lesbiens au goût de Gallimard pour pouvoir publier *Ravage*²¹. Dans les comités de rédaction des revues, les femmes, très minoritaires, doivent faire leurs preuves. Ménie Grégoire décrit ainsi les réunions de la rue Jacob, « j'ouvrais la bouche après de longues attentes, la main levée pendant un quart d'heure. Je parlais net, serré, et tout ricochait. C'était comme si je n'avais rien dit. On enchaînait »²². Elle parvient cependant à convaincre Jean-Marie Domenach de la laisser coordonner un numéro spécial sur le travail des femmes.
- 18 Cette relative fermeture du monde éditorial pousse certaines à créer leur propre organe. Maryse Choisy fonde la revue *Psyché* en 1946 où elle publie très régulièrement, notamment à propos de la sexualité féminine. Marguerite Grépon crée ses « cahiers féminins » en 1953 sous le titre d'*Ariane* – symbole de la ruse féminine – afin de faciliter la création littéraire. « Sans la moindre intention de nous limiter à la production féminine, nous avons le sentiment que celle-ci n'est pas suffisamment aidée dans son effort vers le timbrage personnel. Nous craignons un excès de littérature conventionnelle, capable de fausser la nouvelle image de la femme », explique-t-elle dans son premier éditorial²³.
- 19 Les associations offrent aussi des niches où la réflexion et le débat peuvent se mener à l'abri des moqueries ou de l'indifférence. Francine Dumas devient ainsi la tête pensante du Mouvement jeunes femmes au début des années 1950. De conférences en causeries, d'articles en essais publiés dans le bulletin interne, elle élabore une réflexion originale fondée sur l'éthique protestante et refusant les alternatives de l'égalité et de la différence. Elle édite ensuite plusieurs ouvrages reprenant ses écrits antérieurs et signe dans *Esprit* et *Réforme*. Geneviève Texier fait aussi ses premières armes dans *Femmes diplômées*, revue de l'Association française des femmes diplômées d'université avant d'affronter un lectorat plus large dans *Esprit*, *Les Temps Modernes* ou dans la collection « Femmes » de Colette Audry où elle signe en collaboration avec Andrée Michel. La plupart collaborent également à la *Maternité heureuse* ou au *Planning familial*, les revues du Mouvement français du planning familial qui édite aussi les remarquables colloques de Cerisy-la-Salle sur la contraception et l'avortement. Les associations et leur bulletin fonctionnent alors comme de véritables laboratoires où s'élaborent une pensée complexe, des recherches

novatrices, des débats pointus qui ne trouvent que difficilement place dans les réseaux culturels plus officiels.

- 20 Pour toutes ces femmes, la lecture du *Deuxième sexe* a été un événement important dans leur engagement. Les témoignages ne manquent pas sur le choc de cette rencontre. Françoise d'Eaubonne qui vient de recevoir le prix du lecteur chez Julliard pour son roman *Comme un vol de gerfauts* découvre l'ouvrage avec un grand bonheur : « Je lis *Le deuxième sexe*. Je nage dans l'enthousiasme, enfin une femme qui a compris ! Enfin un écrivain chez qui le marxisme et la psychanalyse ne s'excluent pas mutuellement ! »²⁴. Colette Audry, Dominique Aury, Françoise d'Eaubonne, Jeannette Colombel font d'ailleurs partie des rares intellectuelles à se lancer dans la polémique qui fait rage à la sortie du *Deuxième sexe*, les trois premières pour le défendre, la dernière pour le critiquer²⁵.
- 21 Au-delà du premier choc de la lecture, l'ouvrage exerce une influence considérable sur toute cette génération comme le reconnaît d'ailleurs Ménie Grégoire, pourtant opposée aux perspectives beauvoiriennes : « Il n'est pas sûr qu'elle sache à quel point elle a marqué les générations françaises qui ont entre 20 et 50 ans »²⁶. Et Geneviève Gennari qui partage ses positions affirme comme en écho : « cette œuvre importante et dynamique ne fut une révélation et dans les cas extrêmes un livre de chevet que pour les femmes de 30 à 45 ans, j'en ai eu maintes preuves »²⁷. L'ouvrage apparaît dans toutes les bibliographies et est systématiquement cité par les études postérieures. De nombreux essais en font une analyse plus ou moins critique. *Le complexe de Diane, érotisme ou féminisme* (1951) de Françoise d'Eaubonne se veut un prolongement du *Deuxième sexe*, Geneviève Gennari écrit la première biographie de Beauvoir en 1958 puis dans *Le dossier de la femme* sorti en 1965 elle prend plus nettement ses distances, le *Métier de la femme* de Ménie Grégoire se présente comme une sorte d'antidote au *Deuxième sexe* et à ses épigones de la collection « Femmes » de Colette Audry, avant que *Le malentendu du Deuxième sexe* de Suzanne Lilar n'enfonce le clou. À l'inverse Andrée Michel et Geneviève Texier font des *Françaises d'aujourd'hui* construit en deux volumes selon le même plan que le *Deuxième sexe* une sorte de réactualisation de l'œuvre beauvoirienne.
- 22 Tous ces travaux s'enrichissent mutuellement, se répondent et polémiquent. Ils produisent une somme de réflexion féministe, très riche, complexe et conflictuelle. Ces intellectuelles d'un nouveau genre ne sont assurément pas d'accord, ni sur le diagnostic, ni sur les remèdes à apporter à la condition féminine. Par leurs interrogations mêlées à la rigueur de l'investigation qu'exige leur discipline, elles produisent un champ nouveau, baptisé quelques années plus tard études féministes ou études sur les femmes. Au-delà du MLF et des nouvelles ruptures introduites par ce nouveau militantisme et un indéniable radicalisme, nous sommes aussi les héritières de ces pionnières des années cinquante et soixante. Nous historiennes, sociologues, psychologues, juristes qui poursuivons toujours plus loin les études sur les femmes ou le genre. Notre situation est infiniment plus confortable, nous disposons de nombreuses collections éditoriales et de quelques revues et maisons d'édition. Les modules d'enseignement se multiplient à l'université. Mais les études sur le genre piétinent toujours aux marges des institutions. Les postes fléchés en histoire des femmes se comptent à l'unité et les situations précaires sont pléthore, quant au CNRS il n'a guère tenu les belles promesses de ses débuts. Finalement, en 50 ans, le trajet parcouru semble bien dérisoire.

BIBLIOGRAPHIE

- Bard Christine, 1995, *Les filles de Marianne, histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard.
- Beauvoir Simone de, 1949, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
- , 1963, *La force des choses*, Paris, Gallimard.
- Chaperon Sylvie, 1999, « Haro sur Le deuxième sexe », in Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, pp. 269–283.
- , 2000, *Les années Beauvoir, 1945-1970*, Paris, Fayard.
- Charle Christophe, 1999, « Les femmes dans l'enseignement supérieur. Dynamiques et freins d'une présence 1946-1992 », in Vincent Duclert, Rémi Fabre et Patrick Fridenson (dir.), *Avenir et avant-gardes en France XIXe-XXe siècles. Hommage à Madeleine Rebérioux*, Paris, La Découverte, pp. 84–105.
- Chartier Roger, 1992, *Les origines culturelles de la Révolution*, Paris, Seuil.
- Choisy Maryse, 1970, *La guerre des sexes*, Paris, Publications premières.
- Christen-Lecuyer Carole, 2000, « Les premières étudiantes de l'université de Paris », *Travail, Genre et Sociétés*, n° 4, octobre, pp. 35–50.
- Collins Weitz Margaret, 1997, *Les combattantes de l'ombre. Histoire des femmes dans la Résistance*, Paris, Albin Michel.
- Dumoulin Olivier, 1997, « Archives au féminin, histoire au masculin, les historiennes professionnelles en France, 1920-1965 », in Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon (dir.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, pp. 343–356.
- Eaubonne Françoise d', 1964, *Y a-t-il encore des hommes ?*, Paris, Flammarion.
- , 1966, *Mémoires précoces*, tome 2, *Les monstres de l'été*, Paris, Julliard.
- Esprit*, 1960, « La sexualité », nouvelle série, novembre.
- , 1961, « La femme au travail », numéro coordonné par Ménie Grégoire, mai.
- Gennari Geneviève, 1965, *Le dossier de la femme*, Paris, Perrin.
- Grégoire Ménie, 1965, *Le métier de femme*, Paris, Plon.
- , 1976, *Telle que je suis*, Paris, le Seuil.
- Grépon Marguerite, 1953, « Éditorial », *Ariane*, n° 1, janvier.
- Kaufmann Dorothy, 1998, « The Story of Two Women : Dominique Aury and Edith Thomas », *Signs*, vol. 23, n° 4, pp. 883–905.
- Klejman Laurence et Rochefort Florence, 1986, « Matériaux bibliographiques pour l'histoire du féminisme contemporain (1945-1985) », *Bulletin de l'IHTP*, n° 23.
- La Nef*, 1960, « La Française aujourd'hui », nouvelle série, n° 4, octobre-décembre.
- , 1961, « La femme et l'amour », n° 5, janvier-mars.
- Le Doeuff Michèle, 1989, *L'étude et le rouet*, Paris, Le Seuil.

Picq Françoise, 1993, *Libération des femmes, les années mouvement*, Paris, Seuil.

Sullerot Evelyn, 1965, *Demain les femmes*, Paris, Laffont Gonthier.

—, 1966, « Conférence donnée devant une assemblée de responsables à Bièvres en octobre 1965 », *Jeunes Femmes*, mars-avril.

Viollet Catherine, 2000, « Écriture et censure d'une scène d'initiation à la sexualité "lesbienne" chez Violette Leduc (manuscrits inédits) », in *Espace lesbien*, n° 1, actes du colloque national d'études lesbiennes, 13-14, mai 2000, Toulouse, Bagdam Espace édition, nov., pp. 87-94.

NOTES

1. Chartier 1992 : 92.
2. Klejman et Rochefort 1986 ; Picq 1993 ; Chaperon 2000.
3. L'expression qualifie *Le Deuxième sexe* mais peut tout aussi bien concerner de nombreux autres ouvrages postérieurs. Le Doeuff 1989 : 70.
4. Beauvoir 1949, tome I : 29.
5. Bard 1995.
6. Interview avec l'auteure, le 11 novembre 1997.
7. Beauvoir 1963 : 15.
8. Collins Weitz 1997.
9. Christen-Lécuyer 2000.
10. Choisy 1970 : 40.
11. Christen-Lécuyer, 2000 : 46.
12. *Esprit* 1960 et 1961 ; *La Nef* 1960 et 1961.
13. *Jeunes Femmes* 1966.
14. Grégoire 1976 : 184.
15. Charle 1999.
16. Sullerot 1965 : 106.
17. Dumoulin 1997.
18. Dumoulin 1997.
19. Kaufmann 1998.
20. Eaubonne 1964.
21. Viollet 2000.
22. Grégoire 1976.
23. Grépon 1953.
24. Eaubonne 1966 : 119.
25. Chaperon 1999.
26. Grégoire 1965 : 53.
27. Gennari 1965 : 299.

RÉSUMÉS

Durant les années 1950 et plus encore la décennie suivante, les ouvrages sur les questions féminines se multiplient. Cet article s'interroge sur les auteures de ces essais. Se dessine ainsi une génération d'expertes en études sur les femmes. Nées au début du siècle, profondément marquées par l'expérience de la deuxième guerre, ces nouvelles spécialistes sont diplômées des universités. Elles bénéficient de l'essor des médias mais ne parviennent pas toujours à avoir une situation professionnelle stable. Ensemble et s'appuyant sur les réflexions beauvoiriennes, elles construisent un nouveau champ d'études, dont nous sommes les héritières.

The 1950's and 1960's saw the multiplication of books about women's questions. This article reflects on their authors. A generation of women's studies experts developed. Born at the beginning of the century, deeply rooted in the experience of the Second World War, these new specialists gained university diplomas, took advantage of media expansion, but have often had precarious professions. Together, reflecting on Simone de Beauvoir's *The Second Sex*, they built up a new field of study that is our heritage.

AUTEUR

SYLVIE CHAPERON

Sylvie Chaperon, agrégée d'Histoire, Maîtresse de conférence à l'Université de Toulouse-Le Mirail, a un Doctorat de l'Institut Universitaire Européen (Florence, Italie). Elle est spécialiste des mouvements de femmes après la seconde guerre mondiale, elle a co-dirigé le colloque international tenu à Paris en janvier 1999 pour Le cinquantenaire du Deuxième sexe et elle a publié récemment *Les années Beauvoir 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000.